

Les Alliés sont entrés hier en Allemagne

AU QUARTIER GÉNÉRAL DE LA DÉFAITE

(De notre correspondant de guerre)
accrédité aux armées britanniques

Spa, 29 Novembre. — Voici de l'atmosphère, voire de l'histoire. Nous sommes à Spa, nous y sommes le jour de l'entrée des troupes anglaises. Les Boches de la commission d'armistice se promènent au milieu de la fête de la délivrance. Les drapeaux alliés leur claquent au nez, les fanfares aux oreilles, la joie du peuple au visage.

Nous arrivons. Deux Allemands superbes, manteau gris, col rouge, monocle pendu à la main, sont sur notre chemin. De beaucoup de spectacles l'épopée qui s'achève avait lassé nos yeux ; ces deux ennemis en liberté réjouissent notre curiosité. Nous avons chacun l'air de ne pas nous regarder, nous les dépassons, d'autres dans des véhicules bizarres circulent drapeau blanc déployé.

Nous allons à travers Spa, nous allons droit à l'hôtel britannique. Depuis février 1918, l'hôtel britannique fut le quartier général allemand ; ici Hindenburg et Ludendorff lancèrent leurs ordres de la grande bataille ; ici Ludendorff et Hindenburg demandèrent deux mois à leur peuple pour nous rendre la cour ; ici le 18 juillet ils chancelèrent une première fois sous le retour de Mangin ; ici ils s'écroulèrent ; ici Guillaume II fut obligé de consentir à abdiquer.

L'hôtel britannique est presque en haut de la ville, il est le numéro 8 de la rue de Sauverville ; c'est là que se contrôle aujourd'hui l'armistice. Nous y voici : une sentinelle boche, casque en tête, fusil sur l'épaule, est derrière la porte. Nous gravissons les quatre marches du perron, le Boche nous ouvre courtoisement la porte. Merci, nous sommes dans la place. Hall de palais, de ville d'eau, puis de plain-pied long, une salle à manger sur jardin. C'est la pièce où chaque matin, de 10 heures à 10 heures 1/2, le général français Nudant répond non aux tentatives attentives de Wintterfeld. Les chaises autour de la table, munie de ses trois rallonges, sont chaudes de la séance qui prend fin. Nous tournons dans le hall. Un appareil photographique Baudot ronronne à l'entresol ; des Allemands de tous grades passent et repassent ; les uns descendent des étages, les autres y montent. Sans s'avouer qu'ils se voient, un commandant français croise un capitaine allemand qui tombe dans un lieutenant anglais. C'est l'art de signorer le plus parfait qui soit.

La chambre où il cessa de régner

Puisque tout le monde gravit l'escalier, gravissons. Nous avons pour nous pour cette ascension. Cette raison nous vient de notre rencontre dans la rue avec le propriétaire de l'hôtel mis à la porte. Ce sont les Allemands qui l'ont mis à la porte. Le propriétaire, avant-hier, avait hissé le drapeau français sur son immeuble. En outre, la sentinelle a reçu l'ordre de ne plus le laisser passer. Le propriétaire nous avait donc confié que la chambre où se résigna Guillaume était au premier étage et portait le numéro 125 ; à la recherche du 125, nous prenons l'escalier. Des Boches descendant le long du mur, nous montons le long de la rampe. Voilà le 125, juste sur le palier. Nous entendons qu'on y frappe à la machine à écrire. Nous ne sommes pas venus si près pour échouer, nous frappons la porte d'un doigt. Un mot allemand, qui veut dire entrez, nous répond. Nous entrons. Voilà le garni où finit un empire. Deux officiers allemands étaient assis. Ils se lèvent, nous saluons, ils saluent. Cette maison respire la correction ; ils nous demandent ce que nous désirons ; nous nous excusons. Nous disons : « Rien », que nous voulions voir simplement. Ils répondent : « A votre gré ». La pièce est à alcôve longue, meublée uniquement de deux tables de bois blanc, de chaises de paille, d'un lavabo. Rien aux murs peints en rose. Elle donne sur la rue par une fenêtre. Le carnet, le vendredi 8 novembre, vers 10 heures 1/2 du matin, roula la couronne de Guillaume, est sal. La chambre, en saison, se louait 30 francs par jour. Lui, n'a rien payé.

Quelques souvenirs

Le matin du renoncement, Hindenburg nerveux, attendant la main chancelante, se promena un quart d'heure tête nue devant l'hôtel. Le Kaiser arriva ; ils pénétrèrent dans la chambre à coucher, après, tombé au fond du précipice. Guillaume sortait. Tandis que, vieux, il montait dans sa voiture, — sa voiture, elle, encore couronnée, — Hindenburg sur le perron, dans la position la plus réglementaire, lui faisait un grand et long salut et où, la veille, pour s'étourdir, comme un bucheon, il coupait du bois. La voiture fila par la montagne.

Hindenburg, après cette date, demeura cinq jours à Spa. Le lendemain, samedi 9, quand il voulut entrer à son quartier général, il se heurta au comité des soldats qui en avaient pris possession. On lui demanda son laissez-passer. Il n'en avait pas. Il lui fallut patienter dix minutes dans la rue pour qu'on l'établît.

Un formidable spectacle

Et maintenant un formidable spectacle. Voilà les Anglais, saurs au clair, qui passent, qui passent devant cet Hôtel Britannique parce que c'est leur chemin. Le chant des fanfares arrive jusque-là. Derrière les carreaux, aux fenêtres, sur les balcons, un à un, au bruit des pas des chevaux, les Boches sont apparus. Ils regardent ; il y a des officiers, des soldats, des civils, des femmes dactylos, tout ça. Les Allemands, ils regardent. La foule n'est pas là. La foule est dans le centre, ils ne se sentent pas observer. Les officiers, rassis, ont l'air de recevoir dans la sang une machine violente. Ils se tournent les uns vers les autres, échantant des rictus. Les soldats, à dix derrière une vitre, sont bouche ouverte. Les dactylos, pas laides, les mains derrière le dos, immobiles comme si elles étaient en cire, fixement regardant. Les cloches sonnent. Du côté d'où vient le son, les officiers

ont des rejets de tête amers qui disent : « Assez ! Assez ! ». Un intervalle se produit dans le défilé. La rue redevient déserte, les Allemands quittent la façade. Mais les pas des chevaux s'entendent de nouveau.

Les fenêtres ne se garnissent pas de suite ; il y a l'attente dans le cœur de l'ennemi, on le sent. La curiosité plus forte ramène leur rage au spectacle. Un par un ils reviennent ; fenêtres, balcons se meublent. Un commandant, figé, qui à chaque seconde ne cesse dans le fond de son âme de tomber du haut de son pangermanisme, est rouge à éclater. Si au lieu d'une brigade il en passe deux, la congestion l'emportera. Un autre aspire nerveusement sa cigarette derrière sa vitre, il fait une fumée du diable. Le coude aux balustrades, mention dans la main, beaucoup semblent se ronger le poing. Sur le trottoir, de simples soldats, par leur attitude, avouent qu'ils n'y peuvent plus rien ; ils s'assoient sur le perron. Mais petites drapeaux en or, manteau gris, moustaches blanches, grand un général venant du bout du jardin vont pénétrer dans l'hôtel ; il marche vite et regarde de terre. Pour ne pas se rapprocher du défilé que conduisent les gentlemen allemands, il évite la porte principale ; il en veut faire jouer une petite. Le bouton n'est pas docile, il s'énervé ; le bruit des pas des chevaux conquérants l'étourdit, il s'énervé. La porte cède, disparaît Wintterfeld. Les cavaliers passent, ils regardent toujours. Regardez bien, hommes de bas crimes, c'est à Cologne que nous allons !

Albert Londres.

Wilson parlera aujourd'hui au Congrès avant de partir pour la France

Washington, 30 Novembre. — C'est lundi après-midi que le Président Wilson prendra la parole au cours de la nouvelle session du Congrès, au lieu de prononcer son message le deuxième jour de la session, comme c'est l'usage.

On compte toujours que le Président partira pour la France le 3 décembre.

Alexandre de Serbie vient à Paris

Bâle, 1^{er} Décembre. — On mande de Belgrade, via Laibach :

Le prince régent Alexandre de Serbie se rendra très prochainement avec plusieurs hommes politiques sud-slaves à Paris où il discutera les conditions de la paix que soutiendra l'Etat sud-slave.

KURT EISNER contre l'hégémonie de la Prusse

L'abdication du Kaiser n'a nullement éclairci la situation politique en Allemagne. Comme le fait remarquer très justement un journal suisse, les *Nouvelles de Bâle*, cette abdication, purement personnelle et exprimée en termes entortillés, réserve encore tous les droits et les prérogatives des Hohenzollern. C'est bien ainsi que l'entendent sans nul doute les partisans encore nombreux, il ne faut pas oublier, de l'impérialisme prussien, qui n'attendent pour se manifester que la fin du chaos politique dans lequel l'Allemagne se débat.

Pour l'instant, ce chaos persiste. Le conflit continue toujours aussi vif entre Berlin et Munich. A Berlin, on se flatte peut-être un peu trop prématurément d'avoir tombé le rival dangereux, Kurt Eisner. Les organes dévoués au prussienisme annoncent même la chute imminente de cet homme néfaste et peu s'en faut qu'ils ne sonnent déjà l'hallali.

Quant à Kurt Eisner, il continue à démasquer la duplicité des dirigeants berlinois. Dans le compte rendu qu'il a fait de son voyage à Berlin aux délégués révolutionnaires de Munich, le président bavarois a stigmatisé le régime d'Ebert et Scheidemann, qui ne fait que continuer les manœuvres et les intrigues du Kaiser et conserve l'ancienne machine gouvernementale avec presque les mêmes hommes.

Toutefois, il y a dans ce compte rendu un passage sur lequel il convient d'appeler l'attention, c'est celui où le président bavarois s'explique sur ses tendances séparatistes et l'intégrité de l'Allemagne. Il semble que Kurt Eisner ait été piqué au vif par les reproches de ses adversaires qui l'accusent de vouloir briser l'unité allemande. Il a senti sans doute que ces critiques avaient produit un certain effet et il essaye de se disculper en faisant un peu machine en arrière. Les explications qu'il a fournies donnent l'impression que si le président bavarois est hostile à l'hégémonie de la Prusse, il ne va pas jusqu'à sacrifier l'unité allemande. Et pour mieux affirmer que son patriotisme reste intact il a lancé l'anathème contre une certaine partie de la population du Palatinat qui, effrayée par l'anarchie berlinoise, serait, paraît-il, disposée à demander l'annexion à la France. Ce complot inattendu dans la bouche de Kurt Eisner est tout à fait caractéristique. Il achève de démontrer qu'on s'était un peu trop pressé de voir en lui l'homme destiné à briser entièrement l'œuvre de Bismarck, s'il régit contre l'hégémonie prussienne qu'il voudrait atténuer, il ne désire nullement porter atteinte à l'unité de la confédération. Or, il y a là deux choses inconciliables. On peut être certain que si la Prusse continue à faire partie de la confédération, elle ne tardera pas à reprendre son ancienne prépondérance. Le seul moyen de résoudre le problème serait la séparation pure et simple de l'Allemagne du Sud et de l'Allemagne du Nord. Mais Kurt Eisner ne veut pas faire cela. Il veut, d'assez nombrant à ces appels en 1912. Un d'après, les Empereurs revenaient, puis s'allaient en 1914, laissant de tels souvenirs que les habitants des provinces rhénanes

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE

Aujourd'hui, les troupes avancées de la 2^e armée britannique, commandées par le général sir H. Plumer ont traversé la frontière entre Beho et Eupen et se sont dirigées vers le Rhin.

COMMUNIQUÉ AMÉRICAIN

La troisième armée américaine a franchi la frontière allemande et a atteint la ligne générale Alftersteg, Winterscheid, Masthorn, Mulbach, Cordel, Trèves, Konz, Sarrebourg, Taben.



LA FRANCE ET LE RHIN

Les Alliés viennent d'entrer en territoire allemand. L'exécution commence de la deuxième partie des conditions de l'armistice et donne à notre victoire sa signification complète.

Déjà le maréchal Foch, commandant en chef des troupes de l'Entente, a adressé, en langue allemande, aux populations de la rive gauche du Rhin un avertissement ferme et digne qui leur enjoit d'obéir aux ordres et aux réquisitions de l'autorité militaire des armées d'occupation ; il les prévient, en outre, que les lois et règlements allemands en vigueur et que fonctionnaires et magistrats restent en fonctions. Le premier bénéfice de l'occupation sera donc, pour les Rhénans de la rive gauche, d'être assurés du maintien de l'ordre ; ils l'apprécieront en ce moment. Par ailleurs, le maréchal Foch les avertis que tout acte d'hostilité directe ou indirecte envers les autorités alliées serait sévèrement châtié ; il leur adresse, en terminant, un appel au calme et à la discipline. C'est bien le langage qu'il convenait de tenir tout de suite aux populations du pays occupé.

L'œuvre de la Convention

Le grand fait historique qui s'accomplit sous nos yeux étonnés se relie, d'ailleurs, à un passé qui n'est point si lointain et qui nous était peut-être trop peu familier.

Depuis la dislocation de l'empire franc de Charlemagne, l'ambition constante de la monarchie capétienne avait été de rendre à la France les limites naturelles de la Gaule : le Rhin. Et, d'autre part, à travers les siècles, les populations rhénanes n'ont cessé de se défendre contre l'invasion teutonne et de tendre de toutes leurs forces, autant que les circonstances le leur permettaient, vers la famille celtolaine à laquelle elles affirmaient, avec raison, appartenir. De là, conflit perpétuel entre le Saint-Empire germanique et la France.

La Convention eut la gloire d'achever l'œuvre de Richelieu et de porter la France jusqu'au Rhin. Brissot, le Girondin, s'écriait : « La République française ne doit avoir pour bornes que le Rhin. » Et la grande voix de Danton, le Montagnard, surenchérissait : « C'est en vain qu'on veut faire craindre de donner trop d'étendue à la République. Ses limites sont marquées par la nature. Nous les obtiendrons toutes du côté du Rhin. » Le républicain Danton résumait ainsi en phrases lapidaires toutes les doctrines consultations des canonistes et des légistes des rois de France sur « l'usurpation » contre laquelle protestait à son tour Lazare Carnot.

Aussi bien les cris d'un peuple libre avaient ému jusqu'aux moelles les villes du Rhin. De Mayence et de Coblenz, des voix frémissantes appelaient « les frères gauches ». Les armées de la République répondirent à ces appels en 1792. Un d'après, les Empereurs revenaient, puis s'allaient en 1914, laissant de tels souvenirs que les habitants des provinces rhénanes

accueillirent nos grenadiers comme des libérateurs ! Les Rhénans, dès lors, furent Français pendant vingt ans, bien que la réunion des pays de la rive gauche à la République n'ait été votée par le Corps législatif que le 8 ventôse an IX, 9 mars 1801.

La Rhénanie, sans compter la Lorraine et l'Alsace, forma quatre départements : la Roer, chef-lieu Aix-la-Chapelle (Cologne était le chef-lieu d'un arrondissement), — Rhin-et-Moselle, chef-lieu Coblenz, — la Sarre, chef-lieu Trèves, — le Mont-Tonnerre, chef-lieu Mayence. Deux de nos préfets y ont laissé un souvenir impérissable : Lezay-Marnézie, un ancien Constituant, et Jean Bon-Saint-André, l'ancien Conventionnel que Mayence a entouré d'une affection extraordinaire.

Et ces quatre départements rhénans ont été fidèles et dévoués à la République et à l'Empire dans les bons et dans les mauvais jours. Pourquoi ? Parce que la France, héritière et porte-glaive du génie de Rome, leur avait apporté des bienfaits tangibles : la liberté, en les délivrant des servitudes féodales, la justice par le code Napoléon, des routes enfin, des canaux, des écoles. Nous avons repris la l'œuvre interrompue des Gallo-Romains.

L'iniquité de 1815

L'inique et absurde traité de Vienne, il y a à peine un peu plus d'un siècle, donna, hélas ! les provinces rhénanes à la Prusse et le Palatinat rhénan à la Bavière, malgré le vœu formel des populations. Il a été créé par cette affectation arbitraire le foyer de nouveaux conflits qu'on a justement nommé « la question d'Occident ». La Germanie était trop près de la Belgique et de la France.

Les Rhénans attendent pendant soixante ans le retour des Français... En 1830, en 1848, en 1866, après Sedan, — en 1870 encore, ils eurent de fausses joies... Nous n'avons pas osé aller vers ceux qui s'appelaient des *Musspreussen*, les Prussiens malgré eux, et qui détestent la Prusse. Et puis l'empire allemand s'est fondé. De nombreux Rhénans, bénéficiant de sa prospérité, ont bu à la coupe empoisonnée du pangermanisme... Notre victoire les dégrisa, et d'autant plus vite peut-être qu'il Mayence, par exemple, la haine des Prussiens s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Gardons-nous de tout pronostic et de vœux qui pourraient être imprudents. Nous n'oublions pas qu'il s'agit d'une occupation purement militaire par les armées de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de la France. Le congrès de la paix dira le caractère de cette occupation et en fixera la durée et les conditions. Mais le passé n'est pas mort.

Sur les rives du vieux fleuve gaulois que Rome et Bonaparte ont civilisés, le drapeau de la République française n'est jamais apparu qu'auréolé par la gloire et par la liberté : il porte dans ses plis des vertus rédemptrices.

LONDRES A FAIT à Clemenceau et à Foch une inoubliable réception

(Du correspondant du Petit Journal)

Londres, 1^{er} Décembre. — Londres a fait à M. Clemenceau et au maréchal Foch une réception enthousiaste. Bien que leur visite fut dépourvue de tout caractère officiel, que seule la nécessité de discuter les questions relatives à la prochaine conférence de la paix amenèrent leur présence ici, il leur eût été difficile de conserver l'incognito absolu, tant la population de la capitale était désireuse de manifester au président du Conseil français et au généralissime des armées alliées l'affection que toute la nation anglaise nourrit pour l'alliée française, si brillamment incarnée par ses deux visiteurs actuels.

Cependant, en raison du désir exprimé par les hôtes de Londres, la réception actuelle ne comporte qu'un seul acte officiel. Mais il est déjà entendu que le président du Conseil et le maréchal feront plus tard une autre visite officielle et seront les hôtes du gouvernement et de la Cité.

Les voilà !

A la gare de Charing-Cross, où le train de Folkestone arrive vers deux heures, M. Clemenceau et le maréchal Foch, après une traversée dure, la mer était forte, ont été reçus par le duc de Connaught, représentant le roi, par M. Lloyd George, lord Curzon et les membres du cabinet de guerre, représentant le gouvernement, et M. Paul Cambon, ambassadeur de France, avec le personnel de l'ambassade. Au moment où le train arrive en gare, la garde d'honneur avec le drapeau et la musique, sous le commandement du capitaine Bowling présente les armes pendant que la musique joue la *Marsellaise*. M. Clemenceau descend vivement de wagon, suivi du maréchal Foch et des officiers de leur suite, le général Morlaix, chef du cabinet militaire du président, le général Weygand, chef d'état-major, et les officiers d'ordonnance du maréchal. Le maréchal Foch avec le duc de Connaught passe en revue la garde.

Après les paroles de bienvenue, les illustres visiteurs, respectueusement salués par les personnes présentes, se dirigèrent vers la sortie, où ils prirent place dans les voitures de la Cour. Une acclamation formidable retentit dans la foule nombreuse massée dans le strand. Les vivats étaient ; de toutes parts s'agitaient des mouchoirs, des drapeaux français et anglais. Le cortège ne put que très lentement traverser la foule compacte en poussant des hurrahs.

L'enthousiasme du public

Devant le cortège j'ai gagné rapidement le coin de Saint-James et de Piccadilly pour assister, mêlé au public, au passage de nos héros. C'est la meilleure place pour voir, car devant soi s'étend toute la perspective de Piccadilly, tandis qu'on domine la rue Saint-James par où doit arriver le cortège. La pluie a cessé de tomber, mais le ciel couleur plomb forme comme un voile grisâtre. La foule énorme massée là attend patiemment depuis des heures s'amusant du moindre incident.

Soudain le grondement lointain des acclamations retentit, des ordres brefs se succèdent, les soldats présentent les armes, tandis que précédés par un piquet de la Cour, les landaus arrivent au petit trot. Les vivats, les hurrahs retentissent, partout les mouchoirs s'agitent, tous acclament le généralissime victorieux.

Le maréchal Foch qui, venu seulement à Londres aux heures sombres de la guerre, n'en avait vu que l'impassibilité, salua souriant avec dans le regard quelque chose d'étonné devant cette exubérance. A cinquante mètres de l'escorte suivant la première voiture, pour permettre à la foule de manifester spécialement ses sentiments envers l'illustre soldat auquel les Alliés sont redevables, en grande partie, de la victoire, arrive le deuxième landau, également découvert avec MM. Lloyd George et Clemenceau, qui ne cessent de saluer le visage éclairé par un large rire devant les acclamations qui roulent comme tonnerre depuis qu'on bas de la rue les premières silhouettes appaurent. Enfin, dans le troisième landau, MM. Orlando et Sonnino, accueillis par de nombreux vivats, saluent.

A Hyde-Park, les voitures du maréchal Foch et des ministres italiens abandonnent le cortège, et par Park-Lane se rendent à l'hôtel Claridge, où des appartements avaient été retenus, tandis que MM. Clemenceau et Lloyd George continuaient leur route vers l'ambassade de France.

M. Paul Cambon, ambassadeur, qui, après la réception à la gare de Charing-Cross, était revenu directement, reçoit leur descente de voiture les deux présidents du Conseil, auxquels il souhaita la bienvenue, tandis qu'une dernière fois la foule acclamait M. Clemenceau.

La réception officielle était terminée. Fr. Henry.

UN COMMISSARIAT GÉNÉRAL de la reconstitution des régions libérées

M. Maucière est nommé commissaire général

M. Maucière, contrôleur général de 1^{re} classe de l'administration de l'armée, est nommé commissaire général à la reconstitution des régions libérées.

Le nouveau commissariat général, dont M. Maucière est le premier titulaire, est créé au ministère du Blocus et des Régions libérées. Rentrent dans ses attributions : les relations avec les services de transport et de ravitaillement, la détermination du concours à obtenir des armées, la reconstitution matérielle des régions libérées et notamment la reconstruction des immeubles détruits et la remise en état du sol.

Le commissaire général a les pouvoirs nécessaires pour prendre sur place, dans les cas urgents, toutes les mesures propres à parer aux besoins immédiats.

Cette fonction, créée sur la proposition du ministre, M. Leboucq, est destinée à rendre les plus grands services en hâtant l'exécution des mesures arrêtées et en abrégant notamment les formalités administratives.

LEURS PERTES en "matériel humain" pendant quatre ans de guerre

Les Allemands publiaient au début de la guerre des listes de pertes sur lesquelles figuraient les noms des officiers et des hommes de troupe par arme et par régiment. Ils ont mis un certain temps à s'apercevoir qu'ils fournissaient ainsi d'utiles indications à leurs adversaires, et c'est seulement à la fin de 1916 que ces listes n'ont plus été que des nomenclatures alphabétiques sans indication de régiment. La presse cessa même de les publier. Depuis quelques jours, n'étant plus gênée par la censure, elle a donné des relevés d'ensemble qui sont intéressants, mais qui ne doivent être acceptés qu'avec réserve. Voici un des plus détaillés, arrêté à la date du 28 octobre 1918 :

Tués : 1.611.000 (dont 1.200.000 Prussiens, 150.000 Bavares, 110.000 Saxons). Blessés : 3.683.000 (dont 2.880.000 Prussiens, 360.000 Bavares, 250.000 Saxons).

Disparus : 772.000 (dont 620.000 Prussiens, 70.000 Bavares, 52.000 Saxons).

Total des pertes : 6.066.000 hommes.

Les disparus comprennent les prisonniers, dont l'auteur de ce travail estime le nombre à 590.000, et les hommes dont on n'a eu aucune nouvelle, probablement tués, qui seraient 180.000, venant s'ajouter aux 1.611.000 cités en tête. Nous avons ici la preuve, déjà faite au cours de la guerre à propos de relevés partiels, que les évaluations allemandes sont fort au-dessous de la vérité. Il doit y avoir en effet, non pas 590.000, mais de 650 à 700.000 prisonniers allemands, en comprenant dans ce total ceux qui ont été faits sur le front oriental. Tous les chiffres qui précèdent, quoique formidables, doivent donc être probablement majorés de 15 à 20 p/o. Certaines vérifications fragmentaires que nous avons pu faire au cours des hostilités avaient même conduit à une majoration de 25 p/o. On voit donc que le nombre des tués dépasserait très sensiblement 2.000.000.

En ce qui concerne les officiers, la *Gazette de Cologne* avoue une perte de 140.000 (45.000 tués, 82.000 blessés, 13.000 disparus). Elle constate que ce nombre est très supérieur aux pertes totales des Allemands dans la guerre de 1870, qu'elle évalue à 120.000 hommes, dont 6.000 officiers !

Elle termine enfin par une statistique assez curieuse donnant la proportion des tués, blessés et disparus dans la guerre de 1870 et dans la guerre mondiale. Mais pour cette dernière, elle fait deux relevés distincts, l'un pour l'ensemble de la guerre, l'autre pour les trois premiers mois. Et elle en tire cette conclusion que la proportion des tués en 1870 a été supérieure à celle des trois premiers mois de la guerre mondiale, mais inférieure à celle de cette guerre considérée dans son ensemble.

Ensemble de la guerre mondiale : tués, 27 p/o. — Trois premiers mois : 15 p/o. — En 1870-71 : 22 p/o.

Le colonel de THOMASSON.

A Champigny grandiose cérémonie pour l'anniversaire

La célébration de l'anniversaire des batailles de Champigny en cette heure de victoire définitive a eu lieu hier avec un incomparable éclat.

Le matin à 9 heures à eu lieu le dépôt d'une couronne au monument des mobiles de la Côte-d'Or et devant la plaque du colonel de Grancey. Un service funéraire a ensuite été célébré, à l'église, par le chanoine Humez, curé de Champigny, qui a prononcé un sermon patriotique. Des jeunes filles, habillées en Alsaciennes et en Lorraines, entouraient le catafalque. Le Président de la République s'étant fait représenter par le colonel de Rieux.

L'après-midi, la grande cérémonie officielle s'est déroulée au milieu d'une affluente énorme.

A 1 heure 30, le Président de la République et Mme Poincaré, accompagnés des généraux Moineau, gouverneur militaire de Paris, et Dupargé, arrivent en automobile. Ils sont reçus par M. Albert Thomas, an-

Le Président de la République et Mme Poincaré, accompagnés des généraux Moineau, gouverneur militaire de Paris, et Dupargé, arrivent en automobile. Ils sont reçus par M. Albert Thomas, an-

Le Président de la République et Mme Poincaré, accompagnés des généraux Moineau, gouverneur militaire de Paris, et Dupargé, arrivent en automobile. Ils sont reçus par M. Albert Thomas, an-

Le Président de la République et Mme Poincaré, accompagnés des généraux Moineau, gouverneur militaire de Paris, et Dupargé, arrivent en automobile. Ils sont reçus par M. Albert Thomas, an-

Le Président de la République et Mme Poincaré, accompagnés des généraux Moineau, gouverneur militaire de Paris, et Dupargé, arrivent en automobile. Ils sont reçus par M. Albert Thomas, an-

Le Président de la République et Mme Poincaré, accompagnés des généraux Moineau, gouverneur militaire de Paris, et Dupargé, arrivent en automobile. Ils sont reçus par M. Albert Thomas, an-

Le Président de la République et Mme Poincaré, accompagnés des généraux Moineau, gouverneur militaire de Paris, et Dupargé, arrivent en automobile. Ils sont reçus par M. Albert Thomas, an-

Le Président de la République et Mme Poincaré, accompagnés des généraux Moineau, gouverneur militaire de Paris, et Dupargé, arrivent en automobile. Ils sont reçus par M. Albert Thomas, an-

Le Président de la République et Mme Poincaré, accompagnés des généraux Moineau, gouverneur militaire de Paris, et Dupargé, arrivent en automobile. Ils sont reçus par M. Albert Thomas, an-

Le Président de la République et Mme Poincaré, accompagnés des généraux Moineau, gouverneur militaire de Paris, et Dupargé, arrivent en automobile. Ils sont reçus par M. Albert Thomas, an-

Le Président de la République et Mme Poincaré, accompagnés des généraux Moineau, gouverneur militaire de Paris, et Dupargé, arrivent en automobile. Ils sont reçus par M. Albert Thomas, an-

Le cas de Guillaume
"Le Kaiser devrait être pendu"
dit M. Barnes, ministre britannique

Devant le monument
Sur l'estrade, priant place également
aux côtés de M. Poincaré, MM. Mourier,
sous-secrétaire d'Etat au Service de Santé,
Autrand, préfet de la Seine, Mlle Dérout,
l'abbé de la paroisse, et d'Alsaciens
et d'Alsaciennes.

Il termine en disant que nous devons
à nos morts de réaliser par notre union
la France grande et forte.

Discours de M. Poincaré
Enfin, le Président de la République se
lève pour saluer à son tour nos héros et
rappeler l'admirable effort de la France
en 1870, sous l'impulsion puissante et pa-
triotique de Gambetta.

Les générations venues au jour depuis la
paix de Francfort, ajoutent-elles, ont reçu de leurs
pères, ou des livres ou elles s'instruisaient,
quelques clartés du passé, mais, hier encore,
elles avaient, elles aussi, toutes les vues fer-
mées, et il était sûr que se serait contre elle
qu'il se renouvellerait avec obstination. Les
forces étaient inégales. Depuis de longues an-
nées, l'Allemagne préparait la guerre. Elle
n'était qu'une vaste usine de canons et d'obus.
Elle avait deux dogmes : celui de la supré-
matie de race, et celui de la suprématie de la
force. Elle était prête pour l'attaque ; mais
nous l'étions aussi pour la défense.

Un hydro-aéroplane américain
fait du 128 kilomètres à l'heure
avec 50 passagers

Un banquet en aéroplane
New-York, 1^{er} Décembre. — Un dîner
pour neuf personnes a été servi hier à
bord d'un aéroplane pendant qu'il volait
à une altitude de 1.200 mètres. Ce banquet
dans les nuages a eu lieu pour célébrer
l'inauguration du service postal aérien en-
tre Elizabeth, Philadelphie et Washing-
ton.

Les résultats de l'Emprunt
C'est seulement demain matin
que le ministre des Finances recevra les
résultats de l'Emprunt. Les résultats de l'Em-
prunt, dans l'après-midi du même jour,
communication des résultats de l'Emprunt
de la Libération, au début de la séance de
la Chambre et du Sénat.

Un fou tue un autre fou
et se repait de sa chair

AMER DE FOUS
Scénario de Mme ALBERT DULAC
Films de la S^{te} A^{me} Cinématographique HARRY
61, rue de Chabrol. — Paris

Le cas de Guillaume
"Le Kaiser devrait être pendu"
dit M. Barnes, ministre britannique

Devant le monument
Sur l'estrade, priant place également
aux côtés de M. Poincaré, MM. Mourier,
sous-secrétaire d'Etat au Service de Santé,
Autrand, préfet de la Seine, Mlle Dérout,
l'abbé de la paroisse, et d'Alsaciens
et d'Alsaciennes.

Il termine en disant que nous devons
à nos morts de réaliser par notre union
la France grande et forte.

Discours de M. Poincaré
Enfin, le Président de la République se
lève pour saluer à son tour nos héros et
rappeler l'admirable effort de la France
en 1870, sous l'impulsion puissante et pa-
triotique de Gambetta.

Un hydro-aéroplane américain
fait du 128 kilomètres à l'heure
avec 50 passagers

Un banquet en aéroplane
New-York, 1^{er} Décembre. — Un dîner
pour neuf personnes a été servi hier à
bord d'un aéroplane pendant qu'il volait
à une altitude de 1.200 mètres. Ce banquet
dans les nuages a eu lieu pour célébrer
l'inauguration du service postal aérien en-
tre Elizabeth, Philadelphie et Washing-
ton.

Les résultats de l'Emprunt
C'est seulement demain matin
que le ministre des Finances recevra les
résultats de l'Emprunt. Les résultats de l'Em-
prunt, dans l'après-midi du même jour,
communication des résultats de l'Emprunt
de la Libération, au début de la séance de
la Chambre et du Sénat.

Un fou tue un autre fou
et se repait de sa chair

AMER DE FOUS
Scénario de Mme ALBERT DULAC
Films de la S^{te} A^{me} Cinématographique HARRY
61, rue de Chabrol. — Paris

Le cas de Guillaume
"Le Kaiser devrait être pendu"
dit M. Barnes, ministre britannique

DERNIÈRE HEURE

LES EXPLICATIONS
de Kurt Eisner
Bâle, 1^{er} Décembre. — On mande de Mu-
nich : Les délégués révolutionnaires de Bavière
ont tenu hier à la Chambre des députés une
première réunion publique.

Le Président de la République
annonce son prochain voyage
en Alsace et en Lorraine
L'Assemblée nationale d'Alsace-Lorraine
a fait parvenir à M. le Président de la Ré-
publique le télégramme suivant :

LA FIN DU CAUCHEMAR
dans le Luxembourg libéré
(De l'envoyé spécial du Petit Journal)
Luxembourg, 30 Novembre. — C'est de
Luxembourg même, capitale du grand-du-
ché de même nom, où, d'après les légendes,
vivait le bon roi, que nous écrivons ces lignes.

La commission municipale
de Strasbourg
Strasbourg, 1^{er} Décembre. — M. Ange-
nach a été élu président et MM. Petrot et
Neubert vice-présidents de la com-
mission municipale instituée par M. Ma-
ringer.

Le maréchal Foch à l'hôtel Claridge
Londres, 1^{er} Décembre. — L'arrivée
du maréchal Foch à l'hôtel Claridge donna lieu à de nouvelles ma-
nifestations d'enthousiasme. Dans l'hôtel
même, tous les voyageurs formaient la
haie depuis l'entrée jusqu'à l'escalier, au-
dessus duquel se trouvait un balcon.

Douze avions boches
atterrissent en Suisse
Copenhague, 1^{er} Décembre. — On télé-
graphie de Berlin au *Berliner Tageblatt* :
Il y a quelques jours, douze avions
allemands ont atterri en Suisse. Leurs pi-
lots ont été internés.

Les derniers pillages et incendies
des Boches en Belgique
Verviers, 1^{er} Décembre. — Dans l'ar-
rondissement de Verviers, on signale de nom-
breux actes de pillage commis par les Al-
lemands dans la campagne et l'incendie
de nombreuses fermes, notamment à Stem-
berg et à Houzy.

Un fou tue un autre fou
et se repait de sa chair

Le cas de Guillaume
"Le Kaiser devrait être pendu"
dit M. Barnes, ministre britannique

"Ayons confiance en la justice"
nous dit Mme Prieur
Un de nos collaborateurs a eu l'honneur
de s'entretenir hier, avec Mme Prieur, qui,
ainsi que nous le disions hier, a déposé sa
plainte en assassinat contre l'ex-empereur
d'Allemagne.

Le Président de la République
annonce son prochain voyage
en Alsace et en Lorraine
L'Assemblée nationale d'Alsace-Lorraine
a fait parvenir à M. le Président de la Ré-
publique le télégramme suivant :

LA FIN DU CAUCHEMAR
dans le Luxembourg libéré
(De l'envoyé spécial du Petit Journal)
Luxembourg, 30 Novembre. — C'est de
Luxembourg même, capitale du grand-du-
ché de même nom, où, d'après les légendes,
vivait le bon roi, que nous écrivons ces lignes.

La commission municipale
de Strasbourg
Strasbourg, 1^{er} Décembre. — M. Ange-
nach a été élu président et MM. Petrot et
Neubert vice-présidents de la com-
mission municipale instituée par M. Ma-
ringer.

Le maréchal Foch à l'hôtel Claridge
Londres, 1^{er} Décembre. — L'arrivée
du maréchal Foch à l'hôtel Claridge donna lieu à de nouvelles ma-
nifestations d'enthousiasme. Dans l'hôtel
même, tous les voyageurs formaient la
haie depuis l'entrée jusqu'à l'escalier, au-
dessus duquel se trouvait un balcon.

Douze avions boches
atterrissent en Suisse
Copenhague, 1^{er} Décembre. — On télé-
graphie de Berlin au *Berliner Tageblatt* :
Il y a quelques jours, douze avions
allemands ont atterri en Suisse. Leurs pi-
lots ont été internés.

Les derniers pillages et incendies
des Boches en Belgique
Verviers, 1^{er} Décembre. — Dans l'ar-
rondissement de Verviers, on signale de nom-
breux actes de pillage commis par les Al-
lemands dans la campagne et l'incendie
de nombreuses fermes, notamment à Stem-
berg et à Houzy.

Un fou tue un autre fou
et se repait de sa chair

Le cas de Guillaume
"Le Kaiser devrait être pendu"
dit M. Barnes, ministre britannique

A travers Paris
Coups de feu sur des Kabyles
et sur un agent
Des individus, parmi lesquels se trouvaient
plusieurs soldats, ont assailli, à la gare de
Saint-Martin, des Kabyles occupés à l'en-
lèvement des ordres. Soudainement, l'un des
individus, Paris Nossoli, tira des coups de
revolver sur les Kabyles, blessant l'un d'eux
à l'épaule droite. Un agent, le gendarme
Grisson, qui passait au même moment, voulut
intervenir, mais Nossoli tira sur lui plusieurs
autres coups de feu qui n'atteignirent per-
sonne. L'agent riposta alors et parvint, après
une courte poursuite, à arrêter Nossoli ainsi
qu'un de ses complices. Tous deux ont
été envoyés au Dépôt. Le blessé a été trans-
porté à l'hôpital.

FAITS DIVERS
1^{er} arr. — Place du Châtelet, M. Victor Méline, 60
ans, demeurant 40, rue de la Montagne-Sainte-Ge-
nève, meurt subitement. Congestion causée par le
froid.

Le Président de la République
annonce son prochain voyage
en Alsace et en Lorraine
L'Assemblée nationale d'Alsace-Lorraine
a fait parvenir à M. le Président de la Ré-
publique le télégramme suivant :

LA FIN DU CAUCHEMAR
dans le Luxembourg libéré
(De l'envoyé spécial du Petit Journal)
Luxembourg, 30 Novembre. — C'est de
Luxembourg même, capitale du grand-du-
ché de même nom, où, d'après les légendes,
vivait le bon roi, que nous écrivons ces lignes.

La commission municipale
de Strasbourg
Strasbourg, 1^{er} Décembre. — M. Ange-
nach a été élu président et MM. Petrot et
Neubert vice-présidents de la com-
mission municipale instituée par M. Ma-
ringer.

Le maréchal Foch à l'hôtel Claridge
Londres, 1^{er} Décembre. — L'arrivée
du maréchal Foch à l'hôtel Claridge donna lieu à de nouvelles ma-
nifestations d'enthousiasme. Dans l'hôtel
même, tous les voyageurs formaient la
haie depuis l'entrée jusqu'à l'escalier, au-
dessus duquel se trouvait un balcon.

Douze avions boches
atterrissent en Suisse
Copenhague, 1^{er} Décembre. — On télé-
graphie de Berlin au *Berliner Tageblatt* :
Il y a quelques jours, douze avions
allemands ont atterri en Suisse. Leurs pi-
lots ont été internés.

Les derniers pillages et incendies
des Boches en Belgique
Verviers, 1^{er} Décembre. — Dans l'ar-
rondissement de Verviers, on signale de nom-
breux actes de pillage commis par les Al-
lemands dans la campagne et l'incendie
de nombreuses fermes, notamment à Stem-
berg et à Houzy.

Un fou tue un autre fou
et se repait de sa chair

Le cas de Guillaume
"Le Kaiser devrait être pendu"
dit M. Barnes, ministre britannique